

Emma et la Guérine¹⁾

Norioki Sugaya

Le rapport entre la littérature et les sciences constitue un problème majeur pour l'histoire littéraire du XIX^e siècle. D'une part, tout au long du siècle, la séparation des deux domaines se fait tout en accordant une autonomie de plus en plus grande aux discours scientifiques. D'autre part, la littérature garde une certaine nostalgie de l'époque précédente et ne renonce guère à se placer dans une position en surplomb. Ce schème général, souligné par plusieurs auteurs²⁾, permet de comprendre à quel point une œuvre romanesque comme celles de Flaubert abonde en références aux discours du savoir. Il est ainsi tout à fait légitime, croyons-nous, de considérer le roman comme un lieu de dialogue avec d'autres savoirs. Notre article a pour objet d'illustrer cette dimension qui est particulièrement importante chez Flaubert. À cet effet, nous nous proposons d'analyser un épisode jusqu'ici peu commenté de *Madame Bovary*, celui de la Guérine. En procédant à la microlecture de ce passage à la manière d'un détective de roman policier, nous essaierons de remettre le texte flaubertien dans un réseau de sens où se mettent en œuvre les divers savoirs de l'époque.

Nous sommes à la fin du chapitre V de la deuxième partie. Emma, qui a mené jusque-là une vie relativement calme à Yonville, est depuis peu pleinement consciente des sentiments que Léon lui porte. N'osant répondre à cet amour encore timide qu'elle partage d'ailleurs secrètement, elle se comporte délibérément comme une femme des plus vertueuses. Dégoûtée cependant de sa propre « hypocrisie » (p. 197)³⁾, et exaspérée par « la haine nombreuse » (id.) qu'elle reporte

sur l'air bêtement satisfait de Charles, Emma a de nouveaux accès nerveux dont elle était préservée depuis son départ de Tostes. C'est alors que Félicité lui raconte un épisode curieux. En voyant sa maîtresse « rest[ant] brisée, haletante, inerte, sanglotant à voix basse et avec des larmes qui coul[ent] », la servante évoque une autre femme dont la pathologie ressemble singulièrement à celle de l'héroïne :

— Pourquoi ne point le dire à Monsieur ? lui demandait la domestique, lorsqu'elle entrait pendant ces crises.

— Ce sont les nerfs, répondait Emma ; ne lui en parle pas, tu l'affligerais.

— Ah ! oui, reprenait Félicité, vous êtes justement comme la Guérine, la fille au père Guérin, le pêcheur du Pollet, que j'ai connue à Dieppe, avant de venir chez vous. Elle était si triste, si triste, qu'à la voir debout sur le seuil de sa maison, elle vous faisait l'effet d'un drap d'enterrement tendu devant la porte. Son mal, à ce qu'il paraît, était une manière de brouillard qu'elle avait dans la tête, et les médecins n'y pouvaient rien, ni le curé non plus. Quand ça la prenait trop fort, elle s'en allait toute seule sur le bord de la mer, si bien que le lieutenant de la douane, en faisant sa tournée, souvent la trouvait étendue à plat ventre et pleurant sur les galets. Puis, après son mariage, ça lui a passé, dit-on.

— Mais, moi, reprenait Emma, c'est après le mariage que ça m'est venu. (p. 198)

À première vue, ce petit passage semblerait d'une importance mineure. En effet, la Guérine n'apparaîtra plus dans la suite du roman, et le récit de son étrange maladie, strictement circonscrit en cet endroit textuel, n'aura aucune répercussion sur l'aventure d'Emma. Néanmoins, ce bref épisode, placé dans ce lieu stratégique qu'est la fin d'un chapitre, ne peut pas être vraiment gratuit. L'écriture flaubertienne dont on sait aujourd'hui quel travail intense de ratures l'accompagnait, n'aurait certainement pas laissé subsister un passage

complètement dénué de sens.

À vrai dire, il n'est pas très difficile de relever dans ce micro-récit quelques détails qui relient thématiquement la Guérine à Emma. Ainsi, le texte souligne ironiquement l'incompétence des médecins et du curé (« les médecins n'y pouvaient rien, ni le curé non plus »), lesquels ne se montrent pas plus efficaces avec Emma. La mention du curé est surtout significative parce qu'elle annonce l'épisode qui vient immédiatement après et qui met en relief la vulgarité écoeurante de l'abbé Bournisien (Deuxième partie, ch. VI). D'autre part, « l'effet d'un drap d'enterrement tendu devant la porte » renvoie implicitement à la réaction du père Rouault qui, lors de l'enterrement de sa fille, « s'évanouit sur la place en apercevant le drap noir » (p. 483 ; Troisième partie, ch. IX). Il s'agit là de l'un des indices de la mort qui se trouvent disséminés tout au long du roman. Sur ce point, Jacques Neefs parle d'un « déterminisme rétrograde » qui fait que bon nombre d'éléments textuels sont en corrélation avec la fin de la fiction⁴). Cependant, contrairement à Emma que la logique du récit conduit fatalement à la mort, la Guérine se trouve guérie comme l'indique clairement son nom. D'où vient alors cette différence ? Qu'est-ce qui distingue ces deux femmes fictives en dépit de leur indéniable parenté ? Qui est enfin la Guérine, ce personnage dont l'apparente gratuité fonctionnelle laisse le lecteur quelque peu perplexe ?

Sur ce point, l'étude des manuscrits nous donne des pistes précieuses. Il semble que la rédaction de cet épisode n'a pas connu de grandes difficultés. Et parmi les six folios de brouillons qui composent l'avant-texte du passage⁵), c'est au ms g 223³, f° 4 v° (deuxième brouillon) que l'on trouve le premier embryon du récit de la Guérine. Il est quand même étonnant de constater que Flaubert avait d'abord pensé à faire de Homais le témoin des crises d'Emma : « un jour [Emma] eut presque un sanglot devant Homais. » L'idée, visiblement maladroite, est tout de suite abandonnée par Flaubert qui remplace Homais par Félicité sur ce même folio. En même temps, le romancier commence à esquisser en interligne le discours de la servante : « vous

êtes comme une telle av[ant] qu'elle ne fût mariée. » Cette notation, quoiqu'extrêmement abstraite, ou plutôt en raison même de cela, est d'une grande signification. La ressemblance est signalée en même temps qu'une différence décisive : la Guérine (qui n'a pas encore de nom⁶⁾) est malade *avant* le mariage. En effet, le troisième brouillon (g 223², f° 233 v°) vient expliciter et renforcer cet effet de contraste. Félicité, en vue de reconforter sa maîtresse, spécifie la guérison finale de « la X » : « Mais ça lui a passé quand elle a été mariée. » La réponse de l'héroïne à cette remarque est tout à fait révélatrice en mettant l'accent sur le point d'opposition : « Mais moi, répondait Emma, c'est après le mariage que ça m'est venu. » Ainsi, ce qui retenait par-dessus tout l'attention de Flaubert à ce stade, c'est cette opposition entre les deux cas de vapeurs : *avant* et *après* le mariage. Là réside sans conteste le sens profond de cet étrange épisode. Mais alors, que signifie donc cette opposition qui n'en est pas moins énigmatique ?

L'effet salutaire du mariage pour la Guérine fait ressortir par contraste le malheur de la vie conjugale d'Emma. De fait, notre héroïne offre une parfaite illustration du thème de la femme mal mariée, dont l'importance pour l'imaginaire romanesque du XIX^e siècle a été étudiée plus d'une fois⁷⁾. Pourtant, le sens de l'épisode de la Guérine ne se borne certainement pas à ce thème socio-littéraire. Ainsi faut-il nous demander ici comment le mariage a pu amener la guérison de l'une tandis qu'il a été à l'origine même du malaise de l'autre ?

Afin de répondre à cette question, nous allons nous arrêter brièvement sur l'histoire de la médecine. À ce propos, nous avons parlé tout à l'heure des « vapeurs ». En fait, c'est le romancier lui-même qui emploie souvent ce terme dans les scénarios et brouillons pour désigner la maladie de son héroïne. Par exemple, Flaubert écrit dans le troisième scénario général : « elle a des vapeurs. des spasmes nerveux » (gg 9, f° 9 v°)⁸⁾. Cette notation se rapporte à la période de Tostes (Première partie, ch. IX), et pour ce qui concerne la rechute du mal à Yonville, on lit dans le même scénario général : « elle dépérit physiquement et est reprise plus fort qu'à têtes » (gg 9, f° 13 v°)⁹⁾.

Reprise donc par les vapeurs, Emma sait désormais que son mal est inhérent à l'état du mariage. Quant au texte définitif, le mot de vapeurs n'y figure qu'une fois. Il s'agit d'un passage où Mme Bovary mère développe ses idées sur la cause de la maladie d'Emma :

— Sais-tu ce qu'il faudrait à ta femme ? reprenait la mère Bovary. Ce seraient des occupations forcées, des ouvrages manuels ! Si elle était comme tant d'autres, contrainte à gagner son pain, elle n'aurait pas ces vapeurs-là, qui lui viennent d'un tas d'idées qu'elle se fourre dans la tête, et du désœuvrement où elle vit. (p. 219)

Dans le contexte de l'histoire de la pensée médicale¹⁰, la théorie des vapeurs, élaborée surtout aux XVII^e et XVIII^e siècles, recouvre à la fois l'hystérie et l'hypocondrie. La première est pourtant une maladie spécifiquement féminine, tandis que la seconde est l'apanage de l'homme. On sait que le mot « hystérie » vient du grec *hysteria* (utérus), et depuis Hippocrate, l'affection se voit le plus souvent assignée aux dérèglements de cet organe. Ainsi, pour de nombreux auteurs médicaux de l'âge classique, c'est l'absence des rapports sexuels qui est à l'origine des vapeurs hystériques. Suivant cette théorie dont l'extravagance nous fait plutôt sourire aujourd'hui, la continence accumule dans la matrice des humeurs viciées, dont la fermentation dégage des vapeurs. Celles-ci, en parcourant l'organisme jusqu'au cerveau, provoquent diverses manifestations pathologiques telles que la suffocation, la convulsion ou le délire. L'hystérie est donc considérée comme une maladie de la sexualité propre à la femme, et l'utérus se trouve au cœur de l'étiologie de cette affection qu'on appelle fréquemment la « suffocation utérine ».

Or, vers la même époque, on voit apparaître un autre courant de pensée qui localise l'affection hystérique soit dans le cerveau, soit dans le système nerveux. L'hystérie, que l'on continue à appeler les vapeurs, cesse alors d'être une maladie proprement génitale pour devenir une maladie des nerfs (le terme de névrose a été inventé par William

Cullen dans la seconde moitié du XVIII^e siècle). Ainsi, on peut lire dans l'article « Vapeurs » de l'*Encyclopédie* : « L'idée du public ou du vulgaire sur la fumée qui s'élève du bas-ventre au cerveau [...] est fautive & combattue par la théorie & l'anatomie. Cette prétendue fumée n'est rien autre chose que l'irritation des fibres nerveuses des viscères [...] »¹¹⁾. » Dès le XVIII^e siècle, l'hystérie commence donc à se détacher peu à peu de l'utérus, et on sait que cette tendance aboutira, vers la fin du siècle suivant, à l'approche neurologique de Charcot.

En simplifiant, tel est à peu près l'état de la pensée médicale sur l'hystérie à l'aube du XIX^e siècle. Deux théories contradictoires s'opposent donc, et cet antagonisme demeure au moins jusqu'au milieu de ce siècle. Il est vrai que l'hypothèse des vapeurs est désormais définitivement rejetée, mais bien des auteurs médicaux n'en persistent pas moins à situer dans l'utérus l'origine de l'affection hystérique. C'est ainsi que Louyer-Villermay, auteur de l'article « Hystérie » du célèbre *Dictionnaire des sciences médicales*, se révèle un ardent défenseur de la thèse antique en définissant l'hystérie comme une « névrose utérine »¹²⁾. De même, Ph. Pinel, dans sa *Nosographie philosophique*, classe l'hystérie, avec la nymphomanie, parmi les « névroses génitales de la femme »¹³⁾. Enfin, Landouzy, un des derniers partisans de l'hystérie utérine, a fait paraître en 1846 un *Traité complet de l'hystérie*. Flaubert a lu cet ouvrage pour la préparation de *Salammbô*¹⁴⁾, ce qui indique que l'héroïne carthaginoise souffre d'une hystérie génitale, comme d'ailleurs la Guérine qui nous intéresse actuellement.

La Guérine est une vaporeuse au sens propre du terme. Ou plus précisément, elle incarne l'hystérie telle que la définit la théorie utérine. En tant que parodie du discours médical, elle présente effectivement les traits caractéristiques de l'affection vaporeuse. Son mal est présenté comme « une manière de brouillard [...] dans la tête » qui monte indubitablement de la matrice. Provenant de la privation sexuelle, sa maladie se dissipe naturellement après le mariage. Pour les tenants de l'étiologie utérine, le mariage est particulièrement efficace contre l'hystérie parce qu'il assure des rapports sexuels constants et

modérés. On peut trouver, dans la littérature médicale de l'époque, un grand nombre d'exemples qui rappellent tous plus ou moins le cas de la Guérine. C'est ainsi que Pinel termine l'étude d'une jeune hystérique par ce commentaire on ne peut plus révélateur : « mais, pour prévenir toute rechute, j'ai fortement insisté sur la nécessité du mariage [...] ; et c'est ainsi qu'une guérison solide s'est terminée en remplissant le vœu de la nature¹⁵⁾. »

Maintenant, à quelle théorie appartiennent donc les vapeurs d'Emma ? À la théorie nerveuse, bien évidemment. « Ce sont les nerfs », comme le dit l'héroïne elle-même. Sur ce point, il convient de rappeler ici que toute une tradition de la critique flaubertienne place l'origine du mal d'Emma dans l'écart entre l'idéal et la réalité. De fait, nombre d'aliénistes du XIX^e siècle attribuent cette névrose aux désordres des passions, qui attaquent dans un second temps le système nerveux. En faisant ainsi de l'hystérie l'affaire des passions, l'aliénisme naissant rejoint l'étiologie des vapeurs qui a été déjà clairement formulée au siècle des Lumières :

Bien des gens pensent que cette maladie attaquent l'esprit plutôt que le corps, et que le mal gît dans l'imagination. Il faut avouer en effet que sa première cause est l'ennui et une folle passion, mais qui à force de tourmenter l'esprit oblige le corps à se mettre de la partie ; [...] ¹⁶⁾.

Notons que cette étiologie passionnelle implique une étrange distinction sociale. Causée par les passions exagérées et déréglées, les vapeurs touchent de préférence « les gens oisifs de corps, qui [se] fatiguent peu par le travail manuel, mais qui pensent & rêvent beaucoup »¹⁷⁾. Cette idée tirée de l'article de l'*Encyclopédie* correspond exactement à ce que dit la mère Bovary à propos de la maladie d'Emma. Tous ceux qui mènent une vie plus ou moins artificielle sont sujets aux dérangements vaporeux. L'hystérie apparaît dès lors comme le produit de la civilisation moderne, et c'est l'imagination qui est maintenant incriminée comme particulièrement dangereuse.

L'hystérie d'Emma a déjà fait couler énormément d'encre. Cl. Gothot-Mersch, par exemple, a signalé que le côté pathologique de l'héroïne se trouve même plus accentué dans l'avant-texte¹⁸⁾. Qu'il y ait de l'hystérie dans le personnage d'Emma, cela ne fait donc aucun doute. Mais jusqu'ici, on n'a guère prêté attention au parallèle entre les deux vaporeuses, lesquelles incarnent chacune une théorie médicale distincte. En insérant le petit récit de la Guérine dans l'histoire d'Emma, l'auteur de *Madame Bovary* confronte deux représentations de l'hystérie épistémologiquement différentes. Le passage en question met en scène à travers les deux femmes fictives deux discours médicaux antagonistes de l'époque. Ce procédé est, du reste, bien connu de tous les lecteurs de Flaubert, tant il est généralisé dans ses derniers romans, surtout dans *Bouvard et Pécuchet*. Il s'agit donc de la dimension encyclopédique qui existe déjà plus qu'on ne le croit dans le premier chef-d'œuvre flaubertien. En effet, on peut imaginer facilement un article du *Sottisier* (ou du *Dictionnaire des idées reçues*) qui se présenterait ainsi : « Contradiction. Hystérie : vient de l'utérus. / Est une névrose. » En ce sens, Y. Leclerc a eu raison de souligner la circularité génétique qui fait que « les textes de la jeunesse et de la maturité s'écrivent à partir du dernier »¹⁹⁾. Le travail de mise en contradiction est en tout cas essentiel à l'écriture flaubertienne, et l'épisode de la Guérine prouve que *Madame Bovary* comporte déjà une interrogation intense sur les discours du savoir.

Il est toutefois évident que la complexité du personnage d'Emma dépasse largement cette dimension parodique. Alors que la Guérine n'est qu'une pure parodie du discours médical, notre héroïne pousse jusqu'à l'extrême les conséquences de son mal. Celui-ci se révèle surtout transgressif, contrairement aux vapeurs de la Guérine que le mariage seul suffit à faire disparaître. On dirait que l'hystérie utérine est bête car au fond, elle ne fait que consolider l'ordre matrimonial et social. Au contraire, l'hystérie moderne d'Emma, avec notamment sa quête effrénée de l'idéal, tend à saper ce même ordre. « Le mal gît dans l'imagination », comme le disait l'auteur de l'article de l'*Encyclopédie*. C'est la force de l'imagination qui se montre

scandaleuse en refusant de se soumettre à la médiocrité régnante.

On a souvent parlé du rôle de la lecture dans le destin d'Emma. En effet, Madame Bovary prend rang parmi les grandes liseuses que la littérature moderne a inventées. Or, il convient de noter ici que le discours médical de l'époque condamnait vivement la lecture des romans comme responsable de nombreux cas de névrose. Cette « haine des romans » manifestée par bon nombre d'auteurs médicaux n'a pas manqué de retenir l'attention de Flaubert, qui a écrit en effet sur un scénario de *Bouvard et Pécuchet* : « Dans les livres moraux – la médecine. haine des romans. Le roman est cause de toutes les maladies nerveuses » (gg 10, f° 42 v°)²⁰. De plus, le romancier a envisagé d'intituler une rubrique du *Sottisier* : « Haine des romans » en regroupant précisément des citations médicales qui s'élèvent contre la littérature. Citons-en seulement un extrait, dont le contenu rappelle la tragédie d'Emma : « Les vices de l'éducation adoptée pour nos jeunes filles, la préférence accordée aux arts de pur agrément, la lecture des romans qui donnent aux jeunes personnes une activité précoce, des désirs prématurés, des idées de perfection imaginaire qu'elles ne trouvent nulle part » (g 226⁷, f° 23)²¹. En attaquant ainsi les effets nuisibles de la lecture littéraire, le discours moralisateur qu'est le discours médical craint avant tout le pouvoir subversif de l'imagination, qui est censée être à l'origine de l'hystérie comme transgression.

Maintenant, nous allons clore cette petite réflexion avec quelques commentaires relatifs au célèbre article de Baudelaire sur *Madame Bovary*. On sait que Baudelaire a appelé Emma « le poète hystérique »²². L'expression mérite toujours d'être commentée, quoiqu'elle soit déjà connue. Ce qui me semble important dans cette formule, c'est que l'adjectif « hystérique » ne doit pas ici être pris pour un simple qualificatif, mais plutôt pour l'équivalent du substantif « poète » : le poète est hystérique par essence. L'hystérie est ainsi revendiquée comme une qualité fondamentale de tout artiste moderne. Baudelaire n'hésite pas à prétendre que c'est « ce mystère

physiologique » qui fait « le fond et le tuf d'une œuvre littéraire ». On dirait que l'hystérie est presque synonyme de l'imagination qui se veut une transcendance par rapport à la platitude commune. Baudelaire insiste en effet sur l'imagination d'Emma, cette « faculté suprême et tyrannique ». Du reste, il va jusqu'à présenter l'héroïne flaubertienne comme son propre double. Si Emma se donne à des hommes aussi subalternes que Rodolphe ou Léon, c'est que « les sophismes de son imagination » font de ces misérables des amants idéals. Et le texte suggère que cette transformation imaginaire de la réalité triviale est une pratique familière au poète lui-même, qui se qualifie d'hystérique plus d'une fois dans ses écrits.

En somme, Baudelaire voit en Emma un portrait de l'artiste en hystérique. Il s'agit là peut-être aussi d'une figure de l'écrivain à l'ère de la démocratie et de l'égalité. Sur ce point, il est significatif que Baudelaire mette en relief le dandysme d'Emma. On sait que pour l'auteur du *Peintre de la vie moderne*, les dandys ne se voient qu'aux époques transitoires et représentent le « besoin [...] de combattre et de détruire la trivialité ». Toutefois, ce « dernier éclat d'héroïsme dans les décadences » est irrémédiablement voué à la défaite. Le mouvement d'égalisation propre à la démocratie n'épargne point ces révoltés héroïques²³⁾. Or, c'est alors que l'hystérie s'impose à l'écrivain moderne, qui vise à bâtir une œuvre littéraire sur ce rien qu'est le monde de la médiocrité. De là viennent probablement les déclarations de Baudelaire et de Flaubert qui parlent à leur propre sujet de cette maladie réputée féminine : « J'ai cultivé mon hystérie avec jouissance et terreur »²⁴⁾, dit Baudelaire ; Flaubert, de son côté, se présente à plusieurs reprises comme « un vieil hystérique » (ou « une vieille hystérique »)²⁵⁾. Ces assertions, loin d'être des paradoxes stériles, se rattachent à l'historicité même de leur écriture. Leur hystérie, qui seule permet de résister au nivellement universel, doit être désormais comprise comme une éthique de la modernité littéraire.

Notes

- 1) Le présent article reproduit le texte d'une communication prononcée au Centre Culturel International de Cerisy-La-Salle, le 26 juin 2006, lors du colloque international « Flaubert, écrivain » organisé par Jacques Neefs.
- 2) Voir par exemple Wolf Lepenies, *Les Trois cultures*, traduit de l'allemand par Henri Plard, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1990, p. 1-4.
- 3) Les citations du texte de *Madame Bovary* renvoient à l'édition de Jacques Neefs, Librairie Générale Française, « Le Livre de Poche », 1999.
- 4) Jacques Neefs, «*Madame Bovary*» de Flaubert, Hachette, « Poche critique », 1972, p. 58-59.
- 5) Par ordre chronologique : g 223², f° 219 ; g 223³, f° 4 v° ; g 223², f° 233 v° ; g 223², f° 255 ; g 223², f° 253 v° ; g 223², f° 251 v°-f° 256.
- 6) Flaubert avait d'abord donné à cette étrange fille un autre nom : « la Roussette, la fille au pêcheur Leroux » (g 223², f° 255). Une des origines de la Guérine est certainement la mère Guérin, célèbre maquerelle dont le jeune Gustave et ses amis fréquentaient la maison située dans le quartier du Palais-Royal. La suite de notre article montrera que l'épisode de la Guérine recèle, lui aussi, un sens sexuel. Nous remercions Delphine Jayot de nous avoir signalé cette piste précieuse.
- 7) Voir en particulier Jean Pommier, « *La Muse du Département* et le thème de la femme mal mariée chez Balzac, Mérimée et Flaubert », *L'Année balzacienne*, 1961, p. 191-221.
- 8) *Plans et scénarios de Madame Bovary*, présentation, transcription et notes par Yvan Leclerc, CNRS Éditions / Zulma, 1995, p. 14.
- 9) *Ibid.*, p. 16.
- 10) Pour l'histoire de la pensée médicale sur l'hystérie, voir Ilza Veith, *Histoire de l'hystérie*, traduit par Sylvie Dreyfus, Seghers, 1973 ; Étienne Trillat, *Histoire de l'hystérie*, Seghers, 1986 ; Nicole Edelman, *Les métamorphoses de l'hystérie*, La Découverte, 2003.
- 11) *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, vol. 16, Stuttgart - Bad Cannstatt, Friedrich Frommann Verlag (Günther Holzboog), 1967, p. 836.
- 12) *Dictionnaire des sciences médicales*, par une société de médecins et de

- chirurgiens, C.-L.-F. Panckoucke, t. 23, 1818, p. 226-269. Flaubert a pris des notes sur cet article lors de la préparation de *Bouvard et Pécuchet* (g 226⁷, f° 115 v°).
- 13) Philippe Pinel, *Nosographie philosophique ou la méthode de l'analyse appliquée à la médecine*, troisième édition, J. A. Brosson, t. 3, 1807, p. 279-286.
 - 14) L'ouvrage figure en effet sur la liste des lectures établie par l'auteur de *Salammbô* (NAF 23662, f° 154).
 - 15) Ph. Pinel, *op. cit.*, p. 282.
 - 16) Art. « Vapeurs », *Encyclopédie*, *op. cit.*, p. 837.
 - 17) *Ibid.*
 - 18) *La genèse de Madame Bovary*, Genève, Slatkine Reprints, « Références », 1980, p. 194.
 - 19) *La spirale et le monument. Essai sur Bouvard et Pécuchet de Gustave Flaubert*, SEDES, 1988, p. 19.
 - 20) *Bouvard et Pécuchet*, édition critique par Alberto Cento, précédée des scénarios inédits, Napoli / Paris, Istituto Universitario Orientale / A.-G. Nizet, 1964, p. 155.
 - 21) Cet extrait, consigné d'abord au g 226⁷, f° 112 v°, a été relevé dans l'article « Folie », rédigé par Esquirol du *Dictionnaire des sciences médicales*. Pour la transcription de la rubrique « Haine des romans », voir notre article : « La bibliothèque romantique d'Emma condamnée par la bibliothèque médicale de Bouvard et Pécuchet », dans *La Bibliothèque de Flaubert*, sous la direction de Yvan Leclerc, Publications de l'Université de Rouen, 2001, p. 247.
 - 22) « *Madame Bovary* par Gustave Flaubert », *Œuvres complètes*, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1976, p. 82-83.
 - 23) *Le Peintre de la vie moderne*, *ibid.*, t. II, p. 711-712.
 - 24) *Hygiène*, *ibid.*, t. I, p. 668.
 - 25) Pour citer un seul exemple : « J'ai des battements de cœur pour rien. Chose compréhensible, du reste, dans un vieil hystérique, comme moi. ? Car je maintiens que les hommes sont hystériques comme les femmes et que j'en suis un » (à George Sand, 12 janvier 1867 ; *Correspondance*, édition présentée, établie et annotée par Jean Bruneau, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. III, 1991, p. 591).